

**EN MEMOIRE
DES CAMPS**

Du même auteur

Histoire d'un déporté - Entretien avec Pierre ROPIQUET – 2002

Maryline RENAUD

EN MEMOIRE DES CAMPS

Entretien avec Maurice MONFORT

A **Jean-Pierre Monfort**, pour l'aider à comprendre le passé de son père,

A **Christian Bonnet**, Conseiller Général des Deux-Sèvres et Maire de Coulonges sur l'Autize, à l'origine de la retranscription de ce témoignage,

Aux **Coulongeois**, pour qu'ils soient avertis.

A mes fils,

Jean-Donatien, petit être sans défense et si touchant, quand il saura...

Marc-Aurélien qui au hasard des discussions autour de lui sait des choses sans les savoir vraiment,

Paul-Emmanuel, à la veille de tout connaître de cette tragédie,

Pierre-Alexis qui prend conscience des atrocités de cette période,

A leurs **copains** et **copines**,

Aux **jeunes**,

pour nous souvenir de cette période effroyable de l'histoire et pérenniser la mémoire des camps, au delà de la génération des témoins.

« Si l'écho de leurs voix faiblit, nous périrons. »

Paul ELUARD

Poète français

(1895-1952)

« Le bourreau tue deux fois, la seconde en tentant d'effacer par l'oubli les traces de son crime »

Elie WIESEL

Ecrivain américain d'origine roumaine

Déporté à AUSCHWITZ et BUCHENWALD

(1928 –)

Préface

Si la frêle silhouette et le sourire courtois de monsieur Maurice MONFORT sont bien connus des Coulangeois, peu d'entre nous savent qu'il est un des rares survivants des camps de la mort nazis.

Discret , effacé même, cet homme répugne à se raconter. Il a fallu toute la délicatesse de Maryline Renaud pour faire ressurgir d'un douloureux passé quelques détails sur les atrocités dont il fut le témoin et les souffrances qu'il a endurées.

Nous avons parmi nous la mémoire vivante de crimes, de cruautés difficilement imaginables de nos jours. Il reste un témoin direct d'une barbarie qui ne doit absolument plus se reproduire.

Merci, monsieur Maurice Monfort, pour les quelques mots que vous avez bien voulu nous dire, vous nous apprenez à pardonner sans oublier.

Christian Bonnet

Monsieur MONFORT – Mars 2006
(photo personnelle de M. RENAUD)

Entretien avec Maurice MONFORT.

Monsieur Monfort, vous êtes né à Saint-Pol-de-Léon (Finistère) le 18 février 1921. Entouré de trois sœurs et d'un frère, vous y vivez jusqu'en 1928, année pendant laquelle, à la suite d'un changement d'emploi de votre père, vous déménagez pour Malakoff (Hauts de Seine).

Votre père étant cheminot-surveillant, à la gare Montparnasse, vous occupez, avec votre famille, une maison réservée aux cheminots.

Le 1^{er} septembre 1939, l'attaque allemande est déclenchée en Pologne qui est envahie par la Wehrmacht. Dans l'obligation de remplir ses engagements envers ce pays, la France décrète, dès le lendemain, la mobilisation générale. C'est la guerre.

A cette époque, vous avez 18 ans passés, que faites vous ?

Je travaille à la SIT (Société Industrielle du Téléphone) où je suis régleur en téléphonie. La société se situe dans le 15^{ème} arrondissement de Paris, non loin de la Tour Eiffel. Chaque matin, je prends le train, le métro et le bus pour 1 heure 15 de trajet.

Mais depuis le début du conflit, tout a changé : je fabrique du matériel de guerre pour l'armée française : des fusées d'obus pour des canons de 75. Mes horaires de travail ont également changé : je vais à l'usine pour 18 heures jusqu'à 6 heures du matin. La journée, je dors, la nuit, je travaille.

Dans notre équipe, il y a des femmes qui ont été embauchées : elles doivent gagner leur vie depuis la mobilisation de leur mari, mais ne connaissent rien à ce travail. Elles pleurent parfois, quand elles font une bêtise, alors je vais leur donner un coup de main.

Comment se passe le début de la guerre pour votre famille?

Mon père n'est pas mobilisé mais mon frère et mon beau-frère partent pour le front. C'est un sacré bouleversement, surtout en mai-juin 1940, quand la France commence à subir l'invasion allemande.

Le soir du 5 juin 1940, je rentre du travail et découvre ma mère et ma sœur effondrées, la vaisselle cassée. Un bombardement allemand avait eu lieu sur la voie de chemin de fer, elles avaient eu très peur.

Nous vivons dans l'inquiétude constante.

Les Allemands avancent rapidement, ils entrent dans Paris le 14 juin. Quelques jours avant, ma mère et mes sœurs sont parties à Saint-Pol-de-Léon par le train.

C'est une époque où les français fuient la progression allemande et se jettent sur les routes avec leurs bagages, abandonnant leur maison vers un improbable abri dans le sud.

On appelle cette période « l'exode », il concerne des millions de personnes, victimes du feu des « stukas », ces avions allemands qui piquent sur les colonnes de réfugiés pour les mitrailler, en faisant retentir leurs sirènes, les « trompettes de Jéricho ».

On compte aussi des milliers d'enfants errants qui ont perdu leurs parents dans la fuite. Monsieur Monfort, Vous partez vous aussi ?

Oui, sachant ma mère et mes sœurs à peu près en sécurité, je pars à vélo avec un camarade et une camarade pour tenter de gagner le sud. Nous fuyons la foule et préférons les petites routes secondaires. Nous passons Orléans puis Tours.

Je me souviens que la ville est bombardée à la sortie de la messe, un dimanche. Je suis dans un café avec mes camarades et pendant le bombardement, je plonge sous le billard pour me protéger. Quelques instants plus tard, il y a une dizaine d'innocents qui gisent sur la place. Nous poursuivons notre route avec ces images dans la tête et nous nous arrêtons dans les fermes pour acheter de la nourriture. Notre projet d'aller dans le sud n'aboutit pas, l'appel de Pétain à « cesser le combat » le 17 juin et la signature de l'armistice le 22 à Rethondes en sont les causes.

Nous remontons, toujours à vélo, vers la Bretagne où nous rejoignons ma famille.

Quand retournez-vous à Paris ?

Quelques jours après, pour y découvrir que c'est une belle pagaille !

Toute activité avait été interrompue. Pour ma part, j'attends que la S.I.T. me téléphone pour reprendre le travail. Une nouvelle vie avec l'occupant s'organise.

Nous connaissons les restrictions alimentaires, et comme tout le monde, nous avons nos combines pour améliorer l'ordinaire. Nous achetons de fausses cartes de pain, nous avons droit, certains jours, à de la viande.

Comme je suis fils de cheminot, je ne paie pas le train et je vais donc, de temps en temps, près de Chartres, acheter une bonne dizaine de kilos de pommes de terre ou de haricots. Au retour, je profite d'un endroit où je sais que le train ralentit pour descendre, ce qui m'évite les contrôles allemands à la gare Montparnasse .

Votre usine a t-elle été réquisitionnée comme beaucoup d'autres après l'invasion allemande ?

Oui, l'usine est réquisitionnée et des contrôleurs allemands sont présents. Ils surveillent en permanence notre travail qui est détourné pour servir les intérêts de l'occupant.

Quel est ce nouveau travail ?

Nous fabriquons des appareils spéciaux pour les sous-marins et des appareils d'écoute pour les Allemands. Mais il y a aussi les vacances !

Celles de l'été 41, vous ne devinerez jamais où je les passe !

A Coulonges ?

Gagné ! Un de mes camarades m'avait dit : « si tu veux bien manger, va passer des vacances à Coulonges ! ». Il connaissait bien le coiffeur qui travaillait rue de l'épargne, Monsieur Favry, à la place de l'ancienne « coop ». Alors je l'ai écouté et nous sommes partis à sept camarades pour camper.

Vous campez à Coulonges ?

Non, nous avons installé nos toiles de tente à Draye, chez Monsieur et Madame Chauvin.

Vos repas sont-ils à la hauteur de la promesse de votre camarade ?

Oui, tout à fait. Jacques Sauvet, maire de Coulonges et directeur de laiterie, nous signe des bons de matière grasse. Nous mangeons de la viande tous les jours et du pain de la boulangerie de Saint Pompain.

Je me rappelle du jour où le chien des Chauvin est venu voler, dans une de nos tentes, un morceau de viande ! Pour s'excuser, Madame Chauvin nous a cuisiné un lapin. Nous nous sommes régalés tant et si bien que je lui ai demandé de nous préparer nos repas moyennant finances. Elle a accepté et nous étions bien contents de ne pas avoir à faire la cuisine !

A part manger, que faites-vous de vos journées ?

Nous nous promenons et nous passons beaucoup de temps à Draye, « la plage » de Coulonges. C'est là que je fais la connaissance d'Irène Jouany. Elle tient un salon de coiffure dans la maison de ses parents, l'ancienne gendarmerie, route de Bressuire.

Nous ne le savons pas encore mais nous nous marierons en septembre 1946 !

A la fin des 15 jours, c'est le retour à Malakoff. Les papiers d'identité à montrer à la sortie du métro, les fouilles à supporter, la queue devant les boutiques, le couvre-feu à 22 heures. Un jour, je remarque l'étoile jaune cousue sur le vêtement de deux sœurs, à l'usine. Elles disparaîtront lors d'une rafle. Les vacances sont vite oubliées.

Départ pour Nuremberg.

Combien de temps travaillez - vous dans ces conditions ?

Un peu plus de deux ans depuis le début de la guerre. Un matin de décembre, le directeur me convoque dans son bureau avec une vingtaine de camarades. Un Allemand est aussi présent. Tout de suite, notre directeur nous dit qu'il a une mauvaise nouvelle à nous annoncer. Ses paroles résonnent encore à mes oreilles : « Vous êtes requis pour aller travailler en Allemagne ». Pour ma part, c'est la stupéfaction. Puis j'entends l'Allemand expliquer que c'est pour le bien de l'Europe, que dans son pays, nous serons bien traités. Mais il va jusqu'à proférer des menaces si nous refusons de suivre ses ordres.

Quel genre de menace ?

Celle d'aller chercher notre père ou notre frère si on ne se trouve pas Gare de l'Est pour le départ.

Pour cette raison, nous étions tous au rendez vous ce 4 décembre, même un de mes camarades, marié seulement depuis deux mois.

Nous étions âgés de 20 à 35 ans environ. Pour ma part, j'allais avoir 22 ans.

Vous prenez donc le train pour l'Allemagne et assurez ainsi, avec vos camarades, ce qu'on appelle au début, « la relève ». Car à la fin de l'année 1942, Hitler mène une guerre totale qui transforme l'économie du pays en économie de guerre. Les usines d'armement fonctionnent en continu et ont besoin de beaucoup de main d'œuvre. 1942 est l'année où les Nazis réclament à la France des ouvriers qualifiés. Dans un premier temps, cette main d'œuvre est constituée de prisonniers de guerre puis de volontaires, auxquels les services de propagande proposent de bons salaires et une bonne nourriture.

C'est à la fin du mois de juin que se crée « la relève » qui assure ainsi le recrutement forcé de 350 000 travailleurs : pour trois français envoyés dans les usines allemandes, les autorités militaires nazies libèrent 1 prisonnier de guerre.

Mais le nombre de prisonniers libérés par les Allemands est au-dessous des promesses, celui des travailleurs français partant pour l'Allemagne est lui aussi inférieur aux prévisions.

Les autorités allemandes et françaises s'organiseront : le 16 février 1943, une loi imposera le Service du Travail Obligatoire (STO), c'est-à-dire que tous les jeunes âgés de 20 à 22 ans pourront être envoyés de force en Allemagne. La France est le pays qui a fourni la main d'œuvre la plus importante à l'économie de guerre du IIIème Reich. Revenons à votre parcours. Le premier train de « relevés » part en août 42, le vôtre en décembre 42. Dans quelles conditions se fait votre voyage ?

Les conditions sont plutôt bonnes. Je pars avec une valise remplie de vêtements et deux bons camarades : Georges, un copain d'enfance, et Serge, un camarade de l'usine. Nous voyageons assis en wagon voyageurs.

Il n'y a pas de bombardement, le train circule normalement. Le voyage dure environ 4 ou 5 heures.

Une fois la frontière franchie, à Landau, on nous propose du café.

Quelle est votre destination ?

La ville de Nuremberg.

Nuremberg, cette même ville qui a donné son nom aux lois , les lois de Nuremberg, en septembre 1935, dans le but de protéger le sang allemand. Par exemple, elles interdisent le mariage entre juifs et citoyens allemands.

Il y a aussi les procès de Nuremberg, organisés par les vainqueurs, où 24 personnalités nazies sont accusées de crime contre la paix, crime de guerre et de crime contre l'humanité. Vous partez donc pour cette ville.

Dans un camp, où se trouvent 3 grandes baraques en bois. Je vais occuper le troisième étage d'un lit de l'une de ces baraques, où se trouvent également des lavabos et des toilettes. Chacune de ces baraques est surveillée.

A notre arrivée dans ce camp, nous écoutons le discours d'un Allemand qui nous dit que nous serons bien traités mais que nous devons être disciplinés.

Où travaillez-vous ?

Je travaille à l'usine Siemens-Schuckert, située à 3 ou 4 minutes à pied du camp. Lorsqu'il y a des malades, le directeur se déplace en personne jusqu'aux baraques et ne se gêne pas pour gifler les malheureux et leur intimer l'ordre de se remettre au travail au plus vite.

En quoi consiste votre travail ?

Je travaille sur une grande machine-outil de 3 ou 4 mètres de long et je fabrique du matériel électrique.

Quelles sont vos conditions de travail et pouvez-vous effectivement dire que vous êtes bien traité ?

Je travaille de 9 à 10 heures par jour et je gagne 1 Mark 10 de l'heure. Mon jour de repos est le dimanche, je peux aller au restaurant et y dépenser mon argent. On peut effectivement dire, qu'au début, je suis bien traité même s'il m'arrive d'être insulté à l'usine.

Un jour, il y a une alerte, un bombardement a lieu. Nous sortons tous dehors et une fois le danger écarté, je regagne l'intérieur de la baraque et découvre avec stupeur, que mon sommier et mon matelas ont pris feu.

Je l'ai échappé belle !

J'aime beaucoup me tenir informé des nouvelles du front chaque semaine, en achetant un hebdomadaire. Je suis, avec beaucoup d'attention, la bataille de Stalingrad pendant cet hiver 42/43.

Cette bataille est d'ailleurs très importante car la capitulation des troupes allemandes, le 2 février 1943, devant les forces soviétiques, est considérée comme le début du tournant de la guerre.

Oui et d'ailleurs je me fais remarquer par quelques discussions et quelques signes de contentement, en apprenant que les Allemands sont en mauvaise posture à Stalingrad.

Que vous arrive t-il ?

Je suis dénoncé par des volontaires français, du moins, c'est ce que je crois. Peu de temps après, au travail, je suis convoqué avec mes camarades, Georges et Serge, dans le bureau de la direction, pour des papiers. En fait, deux inspecteurs arrivent et nous emmènent au Commissariat de la Gestapo.

Chacun de nous se fait prendre en photo de face et des deux profils.

Après avoir donné mes empreintes digitales, deux colosses allemands me font asseoir sur une chaise. A leur tour, ils prennent place à ma droite et à ma gauche et un interrogatoire commence. Ils ponctuent leurs questions de gifles et cela va durer 30 minutes. Ils me déclarent « ennemi du peuple allemand » et me condamnent aux travaux à perpétuité.

Avant de quitter la pièce, ils confisquent mon portefeuille qui contient mes papiers d'identité, des photos et de l'argent allemand.

N'ont-ils à vous reprocher que ces discussions et ces petits signes de contentement face à la déroute des Allemands à Stalingrad ?

Oui et mes deux camarades subissent le même traitement.

Nous sommes conduits ensuite dans un grand hangar qui sert de prison. Nous sommes 200 environ. Nos conditions de vie se détériorent considérablement. La nuit, nous dormons par terre, la journée nous déambulons dans cet espace réduit. Je trompe le temps, en parlant avec quelques prisonniers comme le maire d'Arles et un médecin tunisien.

La nourriture est infecte : la soupe donne la diarrhée, et quelquefois je préfère ne pas en manger. Il y a des poux, c'est affreux.

Le responsable de la prison est fou : de temps en temps, je le vois entrer dans le hangar, courir sa cravache à la main et frapper, au hasard sur les hommes.

A la suite de ses coups, un de mes camarades perd un œil. Moi, il ne m'a jamais touché, je courais plus vite que lui.

Combien de temps restez - vous dans ce hangar-prison ?

Plusieurs mois, je ne sais plus exactement. Un jour, je suis transféré à la prison centrale de Nuremberg car il faut faire de la place dans le hangar.

Nous sommes une soixantaine de prisonniers à dormir par terre pendant quelques jours.

Puis des camions militaires nous conduisent à Munich où nous arrivons en plein bombardement. J'occupe une cellule avec mes deux camarades dont heureusement je n'ai pas été séparé. Plusieurs jours plus tard, nous reprenons la route pour une destination, dont le seul nom, de nos jours, donne froid dans le dos : DACHAU.

Arrivée au camp de Dachau.

Dachau est le premier camp de concentration en 1933. La petite ville, dont le camp dépend, est située à une quinzaine de kilomètres de Munich.

Ce premier camp constitue le « Dachau Modell » pour tout le système concentrationnaire par son organisation et ses méthodes.

12 493 Français sont emprisonnés entre 1940 et 1945. Vous en faites malheureusement partie.

Que vous évoque ce nom ?

Pas grand chose. J'en avais entendu parler aux actualités cinématographiques et j'avais lu des articles dans les journaux car je suivais la guerre de près. Mais c'était si loin.

Qu'en savez-vous ?

Goebbels, le chef de la propagande, fait état de camps où les gens sont bien traités, bien nourris. Ils mènent une vie normale en somme. Mais moi, je ne me fais pas d'illusions, et je me demande bien ce qui va m'arriver. C'est donc avec une certaine appréhension que je passe la grille du camp où je peux lire une inscription : « Arbeit macht frei », ce qui veut dire, en français : « le travail rend libre ».

Vous souvenez-vous de la date précise ?

Oui, nous sommes le 3 novembre 1943.

Que se passe t-il ensuite pour vous ?

Nous descendons du camion pour entrer sous un immense hangar, long au moins d'une centaine de mètres, où se trouvent déjà plusieurs centaines de déportés.

Quand je ressortirai de cet endroit, je ne serai plus le même.

Tout d'abord, je suis déshabillé, rasé des pieds à la tête et même coupé, car la main, qui exécute ce geste, n'est pas douce. Ensuite, un pinceau trempé dans du crésyl est passé sur tout mon corps pour une désinfection.

Puis on me donne des vêtements, les premiers qui viennent sous la main des Allemands. Pour ma part, je récupère un uniforme de soldat italien.

De quoi est composée votre nouvelle tenue ?

Il y a une toque verte, une houppelande verte, une chemise, un pantalon et des sortes de claquettes.

Avec mes deux camarades, nous trouvons la force de plaisanter :
« Tiens, tu t'es engagé dans l'armée italienne ? »

Une fois cet uniforme italien revêtu, c'est la mise en quarantaine obligatoire ?

Tout à fait. Une quarantaine qui dure environ un mois et se passe dans un block spécialement prévu pour cela. Le chef de block est un assassin allemand, mais il n'est pas très méchant.

Comment se déroulent vos journées ?

Il y a tout d'abord l'Appel, deux fois par jour, le matin et le soir, pendant lequel nous sommes comptés et recomptés. Vivants ou morts, il leur faut la preuve que nous sommes tous là. L'appel peut donc durer 30 minutes, dans le meilleur des cas, ou plusieurs heures, quand il manque des détenus. Sous la pluie, dans le vent, dans la neige et le froid ou la chaleur, il n'est jamais abrégé. Quelques semaines avant que j'arrive à Dachau, il m'a été raconté qu'un jour, l'appel avait duré plus de huit heures et qu'il y avait 700 morts.

Pendant cette période de quarantaine, nous devons apprendre la discipline, donc le chef de block, une trique à la main, ne cesse de nous demander de rentrer dans le block et d'en sortir. Cela n'a aucun sens, mais ce sont les ordres, il faut les exécuter. Quelquefois, je reçois des coups quand je ne vais pas assez vite.

Que dire de vos repas ?

Le matin, je reçois un peu de café avec une tartine de pain et une soupe de rutabagas compose les deux autres repas de la journée. De temps en temps, on me donne une pomme de terre, de temps en temps une rondelle de saucisson, rarement une noisette de beurre.

J'ai faim en permanence.

Après cette période de quarantaine, que se passe t-il pour vous ?

Je reçois un uniforme rayé avec un numéro de matricule cousu sur la poitrine : c'est le 72 271. Il vaut mieux le connaître par cœur en langue allemande, car si on ne répond pas, ce sont des coups de bâton assurés.

Je rejoins un autre block qui est un réservoir de main d'œuvre pour les Allemands. Il est composé uniquement de Français. Le chef de ce block n'est autre qu'Edmond Michelet.

Edmond Michelet entre dans la résistance dès 1940. Arrêté le 25 février 1943 à son domicile de Brive, il est emprisonné à Fresnes et déporté le 15 septembre 1943 à Dachau, moins de deux mois avant vous.

A la fin de la guerre, il est appelé par De Gaulle et deviendra Ministre des Armées, Conseiller de la République, Ministre des Anciens Combattants, Ministre de la justice et Garde des Sceaux...

Après 68, il sera nommé Ministre d'Etat sans portefeuille et enfin Ministre des affaires culturelles jusqu'à son décès le 9 octobre 1970. C'est le père de Claude Michelet, le célèbre écrivain (« Des grives aux loups » « Les palombes ne passeront plus » ou « Les promesses du ciel et de la terre »)

Lorsque vous arrivez dans ce block, vous ne le connaissez pas. Quel souvenir gardez-vous de lui ?

J'ai un très bon souvenir de lui, c'est un très bon conseiller et optimiste en plus. Il essaie de ne pas nous décourager et nous reconforte. C'est une personne très gentille et très humaine. Quand j'arrive dans ce block, je suis un peu soulagé d'être en compagnie d'autres Français, ce qui ne sera pas toujours le cas. Je vais faire une drôle de rencontre, celle d'un camarade de mon frère aîné, qui travaillait dans la même menuiserie que lui, à Saint-Pol-de-Léon. Au hasard des conversations, j'ai entendu prononcer son nom et je me suis fait connaître. Il est tellement content de me voir qu'il me donne trois tartines de pain, ce qui est un très beau cadeau, là où nous nous trouvons !

Dans ce block, comment cela se passe t-il ?

C'est plus tranquille que pendant la quarantaine. Nous sommes en attente d'un commando de travail.

Au début de l'année 1944, je suis appelé dans une pièce où se trouve déjà un recruteur allemand. Il parle bien le français et me rassure tout de suite, me disant que j'irai dans un bon kommando. Comme si cela existait !

Il me pose beaucoup de questions et je comprends qu'il cherche à savoir de moi si j'ai les compétences nécessaires pour travailler à l'usine Getevent . Il faut croire que je lui conviens, puisque je partirai avec 11 autres déportés.

Quels sont vos sentiments ?

J'essaie de ne pas trop me décourager, je me dis que de toute façon, la guerre finira bien un jour. Edmond Michelet ne connaît pas le kommando en question, je pars donc vers l'inconnu.

Vous partez dès le lendemain ?

Non, je ne sais plus au juste, le nombre de jours que j'ai devant moi, pour me préparer à quitter mon block de Français, Edmond Michelet, le collègue de mon frère et mes deux camarades Serge et Georges. Mais un matin, des SS viennent me chercher et je dois faire mes adieux à mes camarades. Je découvre mes nouveaux compagnons d'infortune et de voyage : Des personnes de nationalités tchèque et norvégienne, je suis le seul Français.

Le terrible camp de Gross Rosen.

Où partez-vous et dans quelles conditions ?

Nous montons dans un camion, direction Munich. Peu avant d'arriver à la gare, nous descendons et les SS nous mettent les menottes.

Nous montons ensuite dans un train de voyageurs, où notre groupe occupe 4 compartiments dans lesquels nous sommes 6 : 3 détenus et 3 SS. Le voyage est long : 600 kilomètres jusqu'à Breslau. En gare de cette ville, la même scène se reproduit : c'est à dire que nous avons à nouveau les menottes, les gens autour de nous, interrogent. Les SS répondent que nous sommes des bandits !

Vous avez donc quitté l'Allemagne pour Breslau, en Pologne, actuellement Wroclaw. Je suppose que vous n'êtes que de passage dans cette ville et que vous partez pour une autre destination.

En effet, nous reprenons un camion pour aller dans le camp de Gross Rosen, situé à une soixantaine de kilomètres.

Je tiens à écrire que ce camp est pratiquement inconnu en France et qu'il n'y a jamais eu de convoi de France vers ce camp. Très peu de Français y ont été détenus et vous faisiez partie de ceux-là. Tous les témoignages s'accordent pour dire que la vie des déportés est particulièrement pénible. Les victimes par le travail forcé ou les exécutions sont innombrables.

A l'intérieur des barbelés, une immense carrière de pierre : c'est le bagne où souffrent et meurent le plus grand nombre des détenus.

La mortalité est telle que le crématoire construit en 1941 se révèle vite incapable de suivre la progression.

Heureusement pour vous, dans votre malheur d'être dans ce camp, on a besoin de vous pour travailler ailleurs.

Que vous rappelez-vous de ce camp ?

Je me souviens des barbelés électrifiés qui ne laissent aucune chance pour s'échapper et des miradors gardés par des soldats armés, prêts à tirer. J'y ai trouvé quelques Français en mauvaise forme physique et morale. C'est un camp très dur où effectivement, les détenus meurent en nombre. Il fait très froid et la neige est une difficulté supplémentaire.

Comment passez-vous vos journées ?

Je ne fais rien de la journée, nous sommes tous en attente d'un nouveau départ. Je garde nuit et jour la baraque avec une angoisse permanente. Je ne sors que pour l'appel et prendre de la nourriture. Mais quelle nourriture ! Je maigris à vue d'œil. Je me rappelle voir les Kommandos rentrer en tirant par les pieds, les cadavres du jour. Je me rappelle aussi que nous dormons par terre.

Combien de temps restez-vous ici ?

Une quinzaine de jours à peu près. Je suis content d'en partir même si encore, je ne sais pas ce qui m'attend.

Le camp de Reicknau.

Quel est ce nouveau départ ?

Cette fois-ci, nous partons pour la Tchécoslovaquie où un camp nous attend, près de la ville de Reicknau, dans l'ancienne province des Sudètes.

Ce jour là, nous sommes 200 à 300 déportés à monter dans des wagons à bestiaux. Il fait très froid, nous sommes à la fin du mois de février 44, et à notre arrivée, il y a 7 morts dans notre wagon.

Nous parcourons la distance de la gare au camp, à pied, c'est-à-dire 7 à 800 mètres.

Pouvez-vous décrire ce camp ?

Ce camp est tout petit, perdu dans la montagne, à 1600 mètres d'altitude. Il y a une place d'appel, 4 baraques, et on retrouve les barbelés électrifiés, les miradors et leurs soldats. Il n'y a rien à en dire de plus.

A notre arrivée, il faut déblayer les accès des différentes baraques. Ce camp n'a jamais servi et il y a beaucoup de neige.

Une fois par semaine, nous voyons un camion de Gross Rosen venir chercher les malades, les blessés et les morts. Nous n'avons jamais de leurs nouvelles ensuite.

Comment se passe une journée de travail dans ce camp ?

Il y a tout d'abord l'appel du matin, à 5 heures 30.

Ensuite, nous partons en groupe faire du terrassement en ville, à Reicknau : nous faisons le nettoyage des rues, nous posons des trottoirsJe sais qu'un autre groupe travaille à la construction d'une nouvelle voie de chemin de fer. A midi, nous rentrons au camp pour manger et nous repartons ensuite, pour l'usine Getevent : pour ma part, je travaille au 3^{ème} étage et remets en état des relais électriques.

Il n'y a pas de cuisine sur place, la nourriture que nous prenons au camp vient de l'usine. Chaque jour, une dizaine de déportés est désignée pour aller la chercher. Un jour, certains de ces détenus ont mis dans leurs poches de veste quelques pommes de terre, malheureusement les SS s'en aperçoivent et leur jettent à la figure tout ce qu'ils trouvent dans leurs poches. Ensuite, ils les frappent. Ils riaient et nous, nous regardions, impuissants, face à la bêtise humaine.

Et la nuit ?

Je ne dors pas beaucoup, j'entends gémir les camarades blessés ou malades. Vous savez, il faut avoir 20 ans pour supporter cela. De plus, la baraque n'est pas chauffée, et je n'ai que deux malheureuses couvertures à mettre sur moi. Je me souviens que dans le seau, l'urine de la nuit est gelée au petit matin.

Avez-vous d'autres souvenirs de ce camp ?

Oui, un jour de l'hiver 44 – 45, je reçois un colis que je présume être de la Croix Rouge. Dans le carton se trouvent 1 paquet de biscuits, 1 verre de confiture cassé et un paquet de cigarettes maculé de confiture. D'emblée, le kapo prend la moitié des cigarettes. Je distribue les autres à mes camarades.

Le chef de camp, qui assiste à la distribution des colis, dit en parlant de moi : « Il n'est pas encore mort celui-là ? »

Y a-t-il eu des tentatives d'évasion ou des évasions réussies ?

Oui. J'ai connu un détenu qui s'est échappé mais il a été repris à 3 kilomètres du camp.

En signe de représailles, le chef de camp a ordonné que chaque détenu entrant dans la baraque, lui donne un coup de pied ou un coup de poing.

Les détenus s'exécutent et les coups pleuvent sur le pauvre corps de leur camarade, déjà mis à rude épreuve. A la fin des coups, lorsque tout le monde est à l'intérieur, le malheureux ne pourra pas en faire autant. Il est mort. C'est terrible.

J'ai connu aussi un autre détenu qui a plus de chances. Bien que travaillant au 3^{ème} étage de l'usine, profitant de la pause, celui-ci a ouvert la fenêtre et est descendu par la gouttière. Il ne sera jamais repris.

Quand les SS s'en aperçoivent, ils sont dans une colère noire. Les repréailles sont pour nous. Pour commencer, l'appel est plus long. Ensuite, nous devons courir, nous mettre à plat ventre dans la boue, nous relever et ainsi de suite. Tout cela en chantant quelques phrases d'un chant en allemand, en ouvrant bien grand la bouche ! Encore une fois, cela n'a aucun sens et cet ordre contribue à nous épuiser totalement car cela dure des heures. En plus, nos vêtements sont sales, mouillés....

Je me rappelle aussi qu'un matin, un cadavre est étendu sur le sol de la baraque. A ses pieds, une petite pancarte, mentionnant qu'il a tenté de s'évader quelques heures auparavant. Pour sortir de la baraque, nous devons tous passer devant ce malheureux, et je vous assure que l'on a le cœur encore plus lourd d'aller travailler pour ces Allemands que nous haïssions.

Et vous, avez-vous pensé à fuir aussi ?

Non, pas vraiment, mais j'ai pensé mettre fin à mes jours.

L' hiver 44 - 45 que je passe à Reicknau est de loin le plus pénible de ma vie. Mon état de santé s'aggrave. Depuis Dachau, les crises de dysenterie ne me quittent pas et la soupe me fait souvent plus de mal que de bien.

Lorsque je « touche » ma tartine de pain, je l'émiette et mange une à une les miettes pour que cela dure plus longtemps. Mais cela ne nourrit pas son homme !

Ce dernier hiver, je suis à bout, j'ai de la fièvre, je vomis ce que je mange depuis des mois. Je maigris, 32 kilos au total et je perds mes forces. Je ne sais pas comment je fais pour travailler. Un jour, je trouve une cordelette et pendant un moment de découragement, je pense à en finir et me pendre à la porte des toilettes. Je n'ai que l'idée, car vite, la pensée d'attendre encore un peu s'impose à moi. L'avenir a prouvé que j'avais eu raison, mais sur le moment, je pensais que c'était la seule issue valable. Je dois dire que les autres détenus, dont certains sont juste arrêtés, font preuve de beaucoup d'énergie et font tout pour m'encourager à tenir bon et m'éviter d'aller au « revier » (l'infirmierie), car là aussi, j'aurais été perdu, le camion de Gross Rosen serait venu me chercher.

La mort plane tout le temps au-dessus de votre tête pendant cette période.

Oui, malheureusement. Je me souviens qu'un jour, un musicien belge nommé Maréchal, ne se présente pas à l'appel. Profitant de la pagaille, je me faufile dans sa baraque et je vais jusqu'à sa paillasse. Il s'y trouve mais il est mort. Il avait environ 60 ans et jouait dans l'orchestre royal de Bruxelles.

Nous vivons dans une angoisse permanente, vivant le matin et nous demandant, chaque jour, si nous le serions le soir.

J'ai remarqué que plus les détenus sont âgés et chargés de famille, plus la déportation est pénible à supporter pour eux. Ils sont fragilisés par l'obsession de retrouver femme et enfants. Ils ne pensent qu'à ça. Souvent, je leur disais : « le principal est que tu sois vivant et que tu les retrouves après »

Etes-vous au courant du débarquement allié du 6 juin 44 ?

Oui, quelqu'un avait trouvé un vieux journal allemand qui relatait l'événement. Ça fait du bien au moral, on reprend courage, on se dit que le cauchemar va se terminer, que l'on va rentrer au pays, revoir sa famille.

Si j'avais su que j'avais encore presque un an à vivre dans ces conditions !

La libération.

Pourtant la libération tant espérée et tant attendue arrive, au début du printemps 45. Comment se passent vos derniers moments dans ce camp où vous êtes prisonnier ?

Depuis les deux ou trois derniers mois, nous ne sortons plus du tout du camp pour aller travailler à l'usine. Les Allemands ont construit et aménagé une baraque qui sert d'annexe et où se trouvent des machines-outils. Nous y passons presque tout notre temps.

Je ne le sais pas encore, mais les tous derniers jours, les Russes avancent et se trouvent de plus en plus près de nous. Je me souviens que le 8 mai, devant cet état de fait, des enfants armés, issus de la Jeunesse Hitlérienne (« Hitlerjugend ») nous obligent à scier des arbres pour bloquer la route aux Russes.

Peine perdue, deux jours plus tard, les Russes sont à la porte de la ville.

Dans le camp, les SS nous rassemblent et nous font mettre en rang. Je sens qu'un nouveau départ est imminent. « Ils » veulent nous mettre à l'abri dans un autre camp.

Nous passons donc la grille du camp de Reiknau et avançons en soutenant certains de nos camarades fatigués, car le moindre signe de défaillance, ou une chute de leur part, peuvent leur valoir un coup de fusil.

Nous avançons comme cela pendant 4 ou 5 kilomètres jusqu'à un village où se battent des Allemands et des Russes. Soudain, un officier SS s'avance et pointe son revolver sur le ventre du chef SS qui est avec nous, et dit en nous montrant du doigt : « Ramenez ça d'où ça vient ».

Sur les ordres de cet officier, nous rebroussons donc chemin, direction le camp de Reiknau, où nous sommes à nouveau enfermés, seuls, cette fois-ci, car les SS nous abandonnent lâchement. Ils se retrouveront nez à nez avec des Polonais contre lesquels ils se battront.

Bilan : 3 ou 4 morts, je ne me souviens plus.

Que se passe t-il pour vous pendant ce temps ?

Nous attendons, prisonniers dans le camp. Le lendemain, le 10 mai, les soldats Russes viennent nous libérer et disent que pour nous, la guerre est finie. Je n'ose y croire mais je me souviendrai toujours des coups portés par les soldats aux enfants de la jeunesse hitlérienne, triomphants le 8 mai, défaitistes le 10.

De leur côté, nos soldats russes libérateurs poursuivent leur chemin et laissent place à des personnes tchèques de la Croix Rouge.

Leur premier conseil est de nous mettre en garde concernant l'alimentation en adoptant une alimentation progressive.

A l'hôpital de Prague.

Vous allez donc être bientôt rapatrié en France ?

Pas exactement. Les Tchèques de la Croix Rouge nous offrent deux possibilités. La première consiste à partir directement pour la France , la seconde nous permet de rejoindre l'hôpital de Prague pour nous refaire une santé et rentrer en France ensuite, dans de meilleures conditions.

Que choisissez-vous ?

Je choisis d'aller à l'hôpital retrouver un peu de mes forces. Certains de mes camarades décident de rentrer tout de suite. J'apprendrai plus tard que de ceux-ci, quelques uns sont morts en cours de route et d'autres, d'avoir trop mangé, trop rapidement.

Malgré notre impatience à retrouver les nôtres, je pense que la solution la plus raisonnable est d'aller à l'hôpital et j'ai suivi scrupuleusement les conseils des médecins, car je me disais que j'avais tellement attendu ce moment que ce n'était pas la peine de «flancher » maintenant. De plus, une lettre devait rassurer ma famille et dire que j'étais toujours en vie.

Combien de temps restez-vous à l'hôpital ?

A peu près un mois. Au bout de 15 jours, je me souviens que les Tchèques sont venus nous chercher. Ce jour là, nous faisons un tour de bateau sur la Moldavia et allons voir au cinéma un film avec Jean Gabin : « Pépé le Moko ».

Je garde un très bon souvenir de ces personnes tchèques, et d'ailleurs de l'hôpital aussi. La gentillesse du personnel soignant me fait du bien au moral et tranche avec le comportement des Allemands.

De 36 kilos à mon arrivée, je passe à 45, ce n'est pas encore la gloire mais je me sens mieux.

Le retour en France.

Vous êtes donc prêt à partir pour la France ?

Oui, le moment arrive enfin. Avec une soixantaine de déportés, dont une majorité de Français, nous partons pour Pilsen, une ville tchèque où nous prenons l'avion pour Lyon.

A l'aéroport, nous sommes accueillis par une fanfare et écoutons le discours de quelqu'un. Nous prenons à Lyon un bon repas et je me souviens avoir bu du vin pour la première fois depuis deux ans et demi.

Ensuite, nous rejoignons une baraque en bois, très propre, où se trouvent des lits de camp et de vrais draps. Nous y passerons une nuit. Le lendemain, un train spécial nous emmène à Paris.

Comment se passe votre arrivée à Paris ?

A la gare, nous sommes attendus par un groupe de personnes qui nous emmène à l'hôtel Lutétia, point de ralliement de bon nombre de déportés.

A nouveau, comme il m'avait été demandé dans les camps, je dois me déshabiller et passer à la désinfection. Cette fois-ci, c'est avec de la poudre DDT et non du crésyl.

Je dois ensuite répondre à de nombreuses questions sur mon parcours : d'où je viens, combien de temps j'ai passé dans tel camp, qui m'a libéré etc....

Ensuite, on me remet une carte me donnant la gratuité sur les moyens de transports dans Paris et je peux partir, bien content de pouvoir enfin rentrer chez moi.

Hôtel Lutetia - 1945

Qui vient vous chercher ?

Personne. Mais j'ai appris plus tard que deux de mes beaux-frères venaient presque tous les jours prendre connaissance des noms des déportés rapatriés. Malheureusement, le jour de mon arrivée est un jour où ils ne viennent pas à l'hôtel. Je me débrouille seul et c'est sans avoir prévenu de mon arrivée que je pousse la porte du logement familial.

J'imagine sans peine, la surprise, l'émotion et la joie de votre famille vous découvrant sur le seuil de la porte !

Bien évidemment, pour ma part, je me suis préparé dans ma tête à rentrer chez moi mais je ne sais pas si ma famille est toujours en vie.

C'est ma mère qui ouvre la porte, elle se met à pleurer tout de suite en me voyant, nous sommes le 8 juin. Grand moment de bonheur et de soulagement.....

Vous racontez ce qui vous est arrivé tout de suite ?

Non, mes parents me laissent me ressaisir, mais quelques jours plus tard, lorsque toute la famille est réunie, je raconte et réponds à toutes leurs questions.

Comment pouvez-vous expliquer la façon dont vous avez pu tenir le coup pendant ces mois de déportation ?

J'étais jeune, mon tempérament est de ne pas baisser les bras et malgré tout, dans l'ensemble j'ai gardé le moral, ce qui m'a aidé.

Et puis, dans mon malheur, j'ai eu de la chance, si j'étais resté à Gross Rosen, je ne serais sûrement pas en vie aujourd'hui.

Les vacances à Coulonges.

De toute évidence, c'est bien vous qui avez subi et souffert le plus de toute votre famille ?

Oui et cela m'amène à passer ensuite environ trois mois de convalescence. Au début, la nuit, je fais des cauchemars et pousse des hurlements. Quelque temps après, ça va mieux. Pendant ces 3 mois, je reviens passer quelques jours de vacances à Coulonges, l'été 45. Je viens avec mon copain d'enfance, Georges, qui a été libéré et rapatrié avant moi. Ensemble, nous habitons chez Monsieur et Madame Berger, des boulangers près de l'ancien café, vers le cimetière. Chaque jour, nous allons prendre nos repas chez Maxim's, où nous nous régaloons, par exemple, de succulents escargots.

Dans la salle de restaurant, il a coutume de dire à ses autres clients en parlant de nous : « vous voyez comment je les soigne mes petits pensionnaires ! »

Que faites-vous de vos journées ?

Nous essayons de reprendre une vie normale. Nous nous promenons, je revois Irène qui fait une crise de fièvre aphteuse. Je vais donc régulièrement prendre de ses nouvelles et passer un peu de temps avec elle. Avec Georges, nous allons aussi danser chez Victor Rouleau. Il possède une grande salle et habite à l'actuel bar « le Topsy ».

Mais les vacances ne durent que 3 semaines ?

Oui. Je repars pour Malakoff où je reçois, quelque temps après, un courrier de la SIT me demandant si je veux bien reprendre le travail. Ce nouveau travail consisterait à rétablir le téléphone dans les régions sinistrées.

J'accepte et reprends donc comme avant, le chemin de la SIT. Mais je ne suis plus le même... Tant de choses ont changé tant de choses.....

Le temps passe, mais n'efface pas les blessures. La chose positive qui arrive à cette époque dans ma vie, c'est mon mariage avec Irène. Toute ma famille fera le déplacement à Coulonges pour y assister, en septembre 1946.

Etes-vous nombreux ?

Nous sommes 85 personnes. Ma belle-mère était aidée par Mme Babin, une cuisinière. Le repas est servi dans une des grandes pièces de la maison de mes beaux-parents, l'ancienne gendarmerie. Mon beau-père, qui est marchand de vin, m'a confié une fois le mariage passé, qu'il avait eu peur que le plancher de la pièce cède sous le poids des danseurs.

Ma famille, quant à elle, m'a dit que je devrais me marier tous les jours tellement elle avait bien mangé !

Retour à la vie.

Vous repartez vivre dans la région parisienne ?

Tout à fait. Je me plonge dans le travail et deviens chef d'équipe. Je fais entrer à l'usine un de mes cousins de Brest, dont la maison a été détruite pendant les bombardements.

Avec mon épouse, nous vivons un an chez mes parents puis nous achetons un petit salon de coiffure, au Petit Clamart. Nous habitons le logement au-dessus et en 1948, le 19 février exactement, c'est la naissance de mon fils unique, Jean-Pierre.

Nous achetons, en 1956, une maison à L' Haye Les Roses, c'est plus proche de ma nouvelle usine, car entre temps, j'ai quitté la S.I.T. pour Logabax où je fabrique des machines à calculer.

Quand obtenez-vous votre carte de déporté ?

En 1954, après des années d'enquête. On me posait des questions sur mon passé, on me faisait revenir plus tard, on me reposait les mêmes questions et on comparait les réponses, pour voir si j'avais dit la vérité.

Les copains ont dû envoyer des lettres certifiant que j'avais bien été dans tel ou tel camp. Edmond Michelet a témoigné pour moi aussi.

Vous venez souvent à Coulonges ?

Je viens passer toutes mes vacances, chez mes beaux-parents. Je me suis toujours plu ici. Je m'occupe du jardin, je joue aux cartes et je pêche en compagnie de mon beau-père. Je sympathise aussi avec quelques coulongeois. Je joue à la pétanque, au palet ou à la boule en bois.

Au moment où arrive la retraite, en 1981, c'est tout naturellement que nous rejoignons mes beaux-parents à Coulonges.

Je vends ma maison et donne une partie de la somme à mon fils pour l'achat de son cabinet immobilier. Aujourd'hui encore, il y travaille en compagnie de ma petite-fille, Isabelle.

Avec le reste de la somme, je rachète la maison de mes beaux-parents et avec mon épouse, nous nous y installons. Ma belle-mère est décédée en 1992, à l'âge de 99 ans, après 5 ans de soins prodigués par sa fille.

Maison de Monsieur MONFORT, route de BRESSUIRE.

(Photo personnelle de M. RENAUD)

Et votre santé ? La période des camps a t-elle laissé des séquelles ?

J'ai passé beaucoup de visites médicales à la FNDIRP (Fédération Nationale Déportés Internés Résistants Patriotes) rue Leroux à Paris. Des visites pour le cœur, les oreilles, les dents. J'ai perdu beaucoup de dents pendant ma déportation. Je suis réformé à 100 % +14.

En 1963, je fais un infarctus qui me vaut trois mois d'arrêt de travail.

Ensuite, j'ai un abcès à la gorge et en 1986, une septicémie s'est déclarée. A la fin de cette même année, je subis une grave opération du cœur. J'ai beaucoup de mal à m'en remettre. Et puis il y a eu les épreuves de la vie, la dernière est le décès de mon épouse en 2005. Depuis je vis seul, mon fils et ma belle-fille viennent me voir de temps en temps ainsi que ma petite-fille. Mais les journées sont longues et je ne suis pas en très bonne santé. Je suis toujours fatigué, pourtant je ne fais rien de mes journées.

La télé me tient compagnie. Mon voisin m'apporte mon journal chaque matin et plusieurs personnes s'occupent de mes repas, des courses et du ménage la semaine.

Le week end, je me débrouille.

Mon fils voudrait que j'aille vivre à Paris avec lui, mais je ne veux pas, je préfère rester à Coulonges. Je suis un vrai coulongois de cœur !

Témoigner, une thérapie ?

Avez vous déjà témoigné de votre passé à votre fils et à votre petite-fille ?

Pas vraiment, pour la simple raison que je pense que ce ne sont pas des choses à raconter. Mon fils est né en 1948, j'essaie alors de me raccrocher à des choses positives et j'essaie d'oublier sans pour autant y parvenir !

En grandissant, il a été au courant par les conversations qu'il y avait autour de lui, mais il ne connaît pas entièrement mon passé de déporté.

J'ai toujours répondu aux questions qui m'étaient posées, sans jamais provoquer ce sujet de conversation. Témoigner de la cruauté et du sadisme des Allemands, ce n'est pas raconter ses dernières vacances à la montagne !

Cela a été la même chose pour ma petite-fille. Jusqu'à présent, elle sait peu de choses, elle n'a pas cherché à m'interroger. Bientôt, si elle lit ces lignes, elle saura.

Ne pensez-vous pas que parler pourrait être une thérapie ?

Pour ma part, cela ne me fait pas de bien d'en parler. Je préfère ne pas en parler. La souffrance que j'ai connue là-bas est quelque chose que l'on ne peut pas expliquer, il faut la vivre pour la comprendre.

Et puis le fait de ne pas en parler me permet de ne pas remettre les souvenirs en route.

En revanche, j'aime bien regarder à la télévision des émissions sur le sujet : Auschwitz, Hitler ...ce n'est pas mon histoire personnelle.

Monsieur Monfort, souhaitez-vous ajouter quelques mots pour conclure ?

Oui, je souhaite de tout cœur, que pareilles horreurs ne se reproduisent.

Remerciements.

Nous ne nous connaissions pas et vous n'aviez rien demandé.

Pourtant, vous m'avez ouvert votre porte et avez accepté de me parler de votre passé. Et quel passé, lourd à porter... puisqu'il vous a mené dans les camps de l'horreur.

Vous avez été, pendant cette période de l'histoire, le témoin bien involontaire de cette folie humaine, les mots ne seront jamais assez forts pour traduire la souffrance que vous avez connue.

Monsieur Monfort, je vous remercie infiniment de m'avoir permis d'écrire votre témoignage qui préserve ainsi et à jamais votre mémoire de témoin.

Cela a été un privilège pour moi de vous écouter.

Encore merci.

Maryline RENAUD

**Cérémonies officielles
à Coulonges sur l'Autize.**

Cérémonie du 8 Mai 2006 à Coulonges
(photos personnelles de M. MORTAS)

Journée de la Déportation à Coulonges - 30 Avril 2006
(photo personnelle de M. RENAUD)

Journée de la Déportation à Coulonges - 29 Avril 2007
(photo personnelle de M. RENAUD)

Sommaire

Préface de Christian Bonnet	6
Départ pour Nuremberg	15
Arrivée au camp de Dachau	23
Le terrible camp de Gross Rosen	29
Le camp de Reicknau	33
La libération	39
A l'hôpital de Prague	43
Le retour en France	45
Les vacances à Coulonges	49
Retour à la vie	53
Témoigner, une thérapie ?	59
Remerciements	61
Cérémonies officielles à Coulonges sur l'Autize	62